

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, (frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 22 OCTOBRE 1850.

No. 9.

MANDEMENT D'ENTRÉE

DE MGR. PIERRE-FLAVIEN TURGEON, ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

PIERRE-FLAVIEN TURGEON,

Par la miséricorde de Dieu et la Grâce du S. Siège Apostolique, Archevêque de Québec, etc., etc., etc.

Au Clergé et aux Fidèles de l'Archidiocèse, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.

COMME NOUS, NOS TRÈS-CHERS FRÈRES, vous avez sans doute été profondément affligés par l'événement douloureux qui vient de frapper ce diocèse. Dieu nous a enlevé celui qui, depuis dix-huit ans, était notre père et notre pasteur commun, celui dont vous avez pu si souvent admirer la douceur et le zèle, Monseigneur JOSEPH S'GNAVY, notre vénérable archevêque. Vous le pleurez, citoyens de Québec, vous qui si longtemps l'avez vu exercer au milieu de vous les pénibles et redoutables fonctions de curé; vous le pleurez, habitants de nos campagnes, vous qui l'aimiez à visiter pour vous porter des paroles de paix et d'encouragement; vous le pleurez, vous surtout nos dignes collaborateurs dans la vigne du Seigneur, qui avez reçu tant de marques de sa bonté et de son attachement et qui avez constamment trouvé en lui le père pieux et modeste, l'évêque prudent et charitable, le modèle et le soutien de la discipline ecclésiastique. Pourrions-nous oublier les qualités éminemment sacerdotales qu'il a déployées dans la direction des cures importantes qui lui furent confiées; ses efforts pour promouvoir l'éducation religieuse et morale de ses compatriotes; sa fidélité à visiter régulièrement les paroisses de son immense diocèse, visites que, malgré son âge avancé et ses infirmités croissantes, il a continuées jusqu'à ce qu'il ait pour ainsi dire succombé sous le fardeau? Mais le trait qui le rapprochait le plus de son divin maître, était sa sollicitude, son affection pour la jeunesse, portion si intéressante de son ouïlle. Il avait compris toute la portée des paroles de l'aimable Jésus: *Laissez les petits enfants venir à moi, ce saint pasteur qui rompait assidûment le pain de la parole aux petits enfants, qui les encourageait dans leurs études, qui se réjouissait de leur joie innocente, qui leur traçait complaisamment la route du devoir et de la vertu.*

Depuis près d'un an, le vénérable vieillard avait déposé le lourd fardeau de l'administration de son diocèse; mais il n'avait pas pour cela abandonné ses ouailles chéries. Nouveau Moïse, ne pouvant plus descendre dans la plaine, du haut de sa retraite il tenait ses mains étendues sur son peuple, et implorait pour lui la protection du Dieu des armées. Le Seigneur l'a séparé de nous, mais il n'a point rompu les liens qui unissaient le troupeau au pasteur et le pasteur au troupeau. Les prières du Saint Prêlat s'élevaient en faveur de ses enfants vers le trône du Père des miséricordes; et vous, N. T. C. F., qui avez chez la justice des hommes sera devant le Très-Haut, pesée au poids du sanctuaire, vous vous unirez à nous pour supplier le Souverain Juge d'accorder à son serviteur, dans le sein d'Abraham, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Quoique déjà nous eussions reçu de notre vénéré prédécesseur la conduite de son diocèse, nous sentions, à sa mort, redoubler le poids du fardeau qu'il nous avait légué. Déjà parvenu à un âge avancé, fatigué par des infirmités incessantes, nous n'envisageons qu'avec fra-

yeur les devoirs multipliés que nous avons à remplir, surtout, dans les temps difficiles où nous sommes. En effet, N. T. C. F., qui d'entre nous ignore que, dans notre pays si longtemps remarquable par son attachement à la foi des hommes nés au sein du catholicisme ont osé lever l'étendard de l'infidélité, et chercher à répandre, non seulement au milieu des villes, mais encore au sein des populations rurales les hideux principes de l'incrédulité? Qui serait assez aveugle pour ne pas apercevoir que les intérêts matériels envahissent le cœur d'un grand nombre de nos frères, et en prennent possession, au préjudice des sentiments de religion, de justice, d'honnêteté qui distinguaient nos pères? Qui! l'homme ennemi à parn dans le champ du père de famille. *Intimus homo hoc fecit* (Math., XIII, 28.); il se hâte d'y semer l'ivraie parmi le bon grain. *Supereminuit zizanium in medio tritici* (Ibid., 25). Humbles moissonneurs, adressons-nous à notre maître pour qu'il repousse au loin ces ennemis de sa maison et de son saint héritage.

Malgré ces tentatives redoublées de l'esprit de ténacité, nous en avons la ferme confiance, N. T. C. F., Dieu ne nous abandonnera pas. Si les émissaires du mal sont nombreux, les amis du bien, multipliés par la grâce du Seigneur, se réuniront pour arrêter les ravages de l'ennemi du salut: le Tout-Puissant prêterà une oreille attentive aux ferventes prières, qui, de toutes les parties de notre diocèse, vont s'élever vers lui pour implorer sa miséricorde en notre faveur.

Les fidèles Israélites qui n'ont pas encore fléchi le genou devant Baal, sont en trop grand nombre pour ne pas nous laisser espérer que le Seigneur aura pitié de nos humbles efforts dans sa cause. Nous nous réjouissons de voir au premier rang notre digne clergé qui redouble de zèle, à mesure que les besoins s'accroissent. Nous avons, pour preuves de sa fidélité et de son dévouement, ces nombreuses retraites où se retrempe la foi, où se purifient les mœurs d'une portion notable de notre troupeau; ces sociétés d'éducation, de tempérance, de colonisation, si propres à rendre nos diocésains un peuple moral, éclairé et heureux.

Nous comptons sur la coopération des Chers Frères des Ecoles Chrétiennes, qui en formant les jeunes gens à la piété, à la docilité, à l'étude, produisent un bien immense dans les villes et dans les campagnes. Puissent leurs pieux établissements s'accroître de jour en jour, et répandre la bienfaisante influence d'une éducation religieuse jusque dans les parties les plus reculées du Canada!

Dans l'énumération des secours qui nous sont assurés, nous ne saurions oublier ces vieilles courageuses, fidèles imitatrices des La Patrie, des Mance, des Youville, qui se vouent au service des pauvres, au soulagement des malades, à la protection des orphelins; nous rappellerons encore ces dignes filles de Ste. Ursule et celles de la seur Bourgeois qui s'occupent, avec tant de succès, à former le cœur et l'esprit des jeunes personnes qui leur sont confiées. Que le Seigneur continue de bénir leurs travaux, et les récompense au centuple, des services qu'elles rendent à nos bien-aimés diocésains!

Et vous, N. T. C. F., qui vivez au milieu du monde, vous nous aidez, vous nous soutenez dans ces fonctions pénibles de notre ministère, par votre empressement à profiter des moyens de salut qui vous sont présentés; par votre docilité à la voix de vos pasteurs; par votre attachement inébranlable à la religion que vos ancêtres ont apportée dans ce pays,

et qu'ils vous ont léguée comme l'héritage le plus précieux.

Au milieu de toutes ces espérances qui nous sont présentées, s'en élève une que nous saluons avec amour. O! *spes nostra salve*. Oui, N. T. C. F., nous avons la confiance que la Bienheureuse Vierge Marie, patronne de ce diocèse, tournera ses regards miséricordieux vers nous, et qu'elle nous recommandera, ainsi que notre cher troupeau, à son divin fils, auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait. *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est* (S. Jac. I, 17). Qu'hurons-nous à craindre des puissances de l'enfer sous la protection de celle qui a écrasé la tête de l'antique serpent? *Ipsa conteret caput tuum*. (Gen. III, 15.)

Désireux, N. T. C. F., de marcher sur les traces de nos illustres prédécesseurs, qui nous ont laissé tant de monuments de leur zèle pour le bien de leur troupeau et pour l'honneur de leur clergé, nous nous faisons un devoir de maintenir toutes les sages dispositions qu'ils ont juré à propos d'adopter à ce sujet.

A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

1^o Nous renouvelons et confirmons, en tant que de besoin, toutes les ordonnances des Vénérables Prélats, à qui nous venons d'être appelé à succéder, avec les explications, modifications, ou altérations qu'ils ont cru devoir y apporter, et qu'ils ont dûment signifiées par leurs mandements, ou par leurs lettres-circulaires.

2^o Nous confirmons pareillement et renouvelons tous les pouvoirs donnés par écrit et non révoqués aux prêtres de l'Archidiocèse.

3^o Enfin nous renouvelons et confirmons aussi les pouvoirs accordés par nos prédécesseurs, ou par leurs grands-vicaires, soit de vive voix, ou par écrit, pour la confession des Religieuses.

Sera le présent mandement lu en chapitre, dans toutes les communautés religieuses, et publié (excepté les articles 2^e et 3^e) au prône de toutes les églises et chapelles où l'on fait l'office public, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Québec, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre secrétaire, le huit octobre mil huit cent cinquante.

P. F. ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.
Par Monseigneur,
C. F. CAZEAU, Ptre.
Secrétaire.

Situation Religieuse de l'Angleterre.

(Voir le numéro du 15 octobre.)

[Nous reproduisons aujourd'hui intégralement la seconde lettre adressée à *P. M. de la Religion* par le Correspondant d'Angleterre dont les lecteurs ont vu avec intérêt et de longs extraits dans la première dans notre feuille du 15. — Le correspondant en question accompagnait Mgr. de Mazenod, Evêque de Marseille, dans la visite que ce Prêlat fit aux mois de juin et juillet dernier, en Angleterre, aux Religieuses de la Congrégation dont il est le fondateur.]

Monsieur le Rédacteur, Dans une première lettre sur l'Angleterre, je vous ai présenté un tableau général de sa situation sous le point de vue religieux. Mon but était surtout de donner à vos lecteurs une idée de l'état actuel du catholicisme dans ce pays, et de montrer la réalité du mouvement qui s'y opère en sa faveur. J'ai maintenant à vous offrir quelques détails qui feront voir que mes assertions à ce sujet sont loin d'être gratuites; et puisque c'est le voyage de Mgr. l'Evêque de Marseille qui m'a d'abord inspiré la pensée de traiter cette question intéressante,

je, je m'attacherai à suivre avec vos lecteurs la marche du vénérable Prêlat dans son excursion apostolique, ce qui nous suffira pour recueillir les preuves de fait, nombreuses et frappantes, à l'appui de ma thèse générale.

En quittant le continent pour passer en Angleterre, c'est ordinairement à Londres que les étrangers doivent aborder. L'entrée de cette grande ville par la Tamise n'a rien qui lui soit comparable sous le rapport du mouvement qui anime ce port immense, où des navires sans nombre apportent les produits de toutes les parties du globe. C'est donc par cette voie que nous sommes arrivés dans la capitale de l'Empire britannique. Notre premier séjour à Londres, bien que d'assez courte durée, nous a pourtant permis de prendre une notion suffisante de tout ce qui mérite d'y être remarqué sous le rapport religieux. Je vous en ai déjà dit quelque chose dans ma lettre précédente, je vais d'abord continuer le même sujet dans celle-ci. Vos lecteurs savent que l'Angleterre catholique est divisée en huit districts ayant chacun un vicaire apostolique. Dans le nouvel ordre de choses, par lequel le Saint-Siège va donner à ce pays sa constitution hiérarchique, le métropolitain de cette province doit résider à Londres, avec le titre d'Archevêque de Westminster. On pensait jusqu'ici que le choix du Saint-Père, pour remplir ce poste important et délicat, s'arrêterait sur Mgr. Wiseman. Il paraît cependant aujourd'hui que c'est une question au moins fort douteuse. Il est de fait que le savant Prêlat est appelé à Rome pour y recevoir le chapeau de Cardinal, et l'on craint généralement qu'il ne soit ainsi fixé dans la capitale du monde chrétien. La promotion de Mgr. Wiseman à cette dignité n'est point certainement à désirer, si elle ne doit avoir lieu qu'à cette condition. Le poste de Londres a toujours été difficile et délicat, il le devient chaque jour davantage, à raison de l'état de la controverse entre le catholicisme et l'Eglise anglicane, il le sera probablement plus encore une fois que les vicariats apostoliques auront fait place à des évêchés régulièrement constitués. Mgr. Wiseman, plus que tout autre, possède des qualités qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer dans la même personne. Sa science éminente, l'autorité dont il jouit comme théologien, même auprès des protestants; la puissance de sa parole, la douceur et l'urbanité de ses manières, tout semble se réunir en lui pour en faire l'homme de la situation.

Puisque j'ai cité le nom de Mgr. Wiseman et que je parle de l'état du catholicisme à Londres, vos lecteurs seront, sans doute, bien aises que je leur dise un mot des améliorations qu'il a introduites dans ce vicariat apostolique depuis que l'administration lui en a été confiée il y a deux ans. C'est de lui que date l'ouverture de la belle église catholique dédiée au patron de l'Angleterre, cérémonie qui eut dans le temps un si grand retentissement et fut pour la religion le commencement d'une ère nouvelle dans la métropole de l'Empire britannique. Dans cette église, assez vaste pour contenir un nombreux auditoire et permettre aux protestants de trouver place à côté des catholiques, le docte Prêlat avait résolu de porter toute l'activité de son zèle et de l'aher dans faire comme un foyer puissant qui rayonnât la foi et l'amour dans cette ville immense toute plongée dans la fange du vice et les ténébères de l'erreur. Par ses soins, Londres a vu de plus quatre nouvelles églises-chapelles s'ouvrir au culte catholique, et dans le nombre celle des Jesuites sous le titre de l'Immaculée Conception, bâtie dans un des plus beaux quartiers, au sein de l'aristocratie anglaise.

Enfin, c'est à Mgr. Wiseman qu'est dû l'établissement de Londres des Pères de l'Oratoire d'Angleterre, et certes ce n'est pas un des moindres titres qu'il peut présenter à la reconnaissance des catholiques. Il faut avoir vu de ses propres yeux ce qui se passe dans leur chapelle de *King-William-Street* pour se faire une idée du bien qui est opéré par ces dignes enfants de Saint-Philippe-de-Néri, et du bien encore plus grand qu'ils sont appelés à faire. J'accompagnais tous les jours Mgr. de Mazenod dans cette chapelle pour y célébrer la sainte messe. J'ai quelquefois assisté avec lui à leurs exercices religieux, et je vous assure que c'était un spectacle bien touchant que celui du zèle, de la piété et du dévouement avec lesquels ces hommes recommandables travaillent en faveur de la sainte cause qu'ils ont embrassée. Nous les avons vus, eux naguère ministres de l'erreur, transformés aujourd'hui par un miracle de la grâce divine en autant d'apôtres de la vérité, ne se donner aucun repos dans l'exercice le plus actif des fonctions sacrées. Nous les avons vus se faisant à tous, accueillir avec la même bonté les pauvres comme les riches, les personnes de toute condition et de tout âge, et consacrer en un mot toute leur ardeur, tous leurs talents et tous leurs efforts au grand ouvrage qu'ils ont entrepris de travailler à ramener à la foi antique leurs frères égariés. Leur église, située au centre de la plus peuplée de Londres et un des quartiers les plus animés, est ouverte de grand matin au public et ne se ferme que le soir assez tard. Les exercices religieux s'y succèdent presque sans interruption. Vous croiriez être non point au sein d'une nation protestante, mais en France, en Italie ou tout autre pays dans lequel le catholicisme a toujours régné et a pu développer avec le temps ses touchantes pratiques destinées à entretenir la dévotion du peuple fidèle.

Parmi ces nouveaux Oratoriens que l'on reconnaît pour les enfants de St. Philippe-de-Néri, plus encore à la piété et au zèle qui les anime qu'au costume religieux qu'ils portent ostensiblement même dans les rues et les places publiques, il en est quelques-uns qui méritent une mention spéciale, tels que les Pères Faber, Dalgairn et Newman. Ce dernier habite Birmingham, où se trouve la première maison de l'Oratoire anglais dont il est le supérieur. Mais à l'époque dont je parle il venait passer deux jours à Londres pour y donner des conférences à l'occasion de la fameuse dispute sur le baptême soulevée par M. Gorham dans l'Eglise anglicane, et c'est là que Mgr. l'Evêque de Marseille a vu le célèbre professeur d'Oxford, devenu aujourd'hui l'humble disciple de St. Philippe. Le nom de Newman est assez connu en France pour qu'il ne soit pas nécessaire de m'étendre ici sur son sujet ni de parler de sa science et de son mérite si éminent. Mais ce qui est moins connu de cet homme remarquable, c'est une simplicité touchante, une modestie admirable qui relèvent encore davantage son rare talent, c'est ce ton de candeur, cet extérieur plein d'aménité qui rendent son abord si facile, sa compagnie si agréable et sa conversation si intéressante. J'ai dit, Monsieur, que je me dispensais de parler de son mérite sous le rapport de la science. Je dois cependant à la justice et à la vérité de présenter à ce sujet une remarque destinée à ceux de vos lecteurs qui n'ont point lu, en anglais, les ouvrages de Newman, c'est qu'ils ne peuvent avoir par le moyen des traductions françaises ou autres, qu'une idée imparfaite de son talent comme philosophe et théologien, et de sa valeur comme écrivain. Ce n'est pas que je veuille

REBIBLTON.

ANDRÉ LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Vous peindrai-je nos souffrances? vous ferai-je frémir en vous racontant tous nos maux? Faut-il vous parler de cette soif ardente qui nous dévorait, de cette faim que nous ne pouvions jamais satisfaire, et du mépris dont nous étions accablés?

Confondus avec tous les esclaves de ces hordes féroces, je trouvais un noir que j'avais vu naguère dans une riche habitation, et qui suivait le destin de son maître; ainsi que lui, il était tombé durant un long voyage, au pouvoir des Ouadelins. Au lieu de montrer une constance abattue, il exécutait avec courage les travaux qu'on lui imposait, et souvent il regardait d'un air dédaigneux notre accablement.

Je m'étonnai de ce qu'il montrait plus de fermeté et plus de constance que dans les îles fertiles où je l'avais vu autrefois. Pour qui était l'abondance? me dit-il un jour, pour vous. Ici, fier comme eux... Blanc, vous maintenant ce que c'est que l'esclavage; les cris de tes compagnons te l'apprennent, tes souffrances te le font mieux comprendre encore. Mon frère, ajouta-t-il, d'un ton de voix où se peignait l'ironie, je te répéterai ici ce que

me disaient chez toi les plus humains: il faut se résigner.

Je pensai en effet au sort qu'il avait partagé avec des milliers de ses semblables, et j'essayai de profiter du conseil. Hélas! mon ami, j'eus quelque temps de la résignation; mais elle m'abandonna quand je connus tous les maux que le temps réserve au captif.

L'aspect du désert est bien triste, Jacques; mais qu'il est terrible pour l'esclave! et comme ses yeux mesurent avec horreur cette horizon qui n'a point de fin! Lorsque je venais à contempler ces plaines arides, où nul objet ne pouvait arrêter les regards, je disais quelquefois: Où est ma patrie maintenant?... et mes yeux retombaient vers la terre. Combien d'années encore dois-je rester ici?... et des larmes coulaient sur mes joues desséchées.

Oh! que le sommeil était terrible! Quels rêves l'agitait! Après une journée accablante, si mes yeux venaient à se fermer, j'entendais le grondement de la mer; je voyais cette bruyère, ce village; j'écoutais des voix consolantes. O Marie! un jour ta voix frappa mon oreille; tu me conduisais au milieu de nos heureuses campagnes, sur les bords de ce lac qui est à quelque distance du village. Tu main s'appuyait sur mon front brûlant; il me semblait commencer une existence nouvelle. Tu me suppliais de ne point te quitter; tu me disais: Notre chaumière s'élèvera sur ces bords paisibles, et là notre amour te fera oublier... Je m'écriai: Jamais, jamais, je ne quitterai ces rivages! Je voulais te presser

sur mon sein. Tout-à-coup je me réveillai. Quel effroi! Je ne vis que le désert, et le vent emporté de ces pays vint dessécher les larmes que m'avait fait répandre un instant d'illusion. Je n'entendis qu'une voix; c'était celle d'un maître irrité, qui, au milieu des tourbillons de sable, m'ordonnait de rassembler les troupeaux, et m'appelait un vil esclave... Ce n'était rien encore; des clugrins plus affreux m'attendaient. Seul j'aurais souffert peut-être avec courage; mais je vis mourir notre pauvre capitaine, expirant dans le plus affreux délire, en appuyant sa femme et en priant pour ses enfants. Pour la première fois alors il me sembla que la mort était effroyable. Deux mois encore, et il était sauvé. On eut connaissance de notre malheur à Londres; la société des captifs nous racheta (1. Mon Dieu! dis-je quand je me vis libre, mon Dieu! puisse-je faire un jour pour les autres ce qu'on a fait pour moi! Mais gloire éternelle aux bienfaiteurs de l'humanité qui rachètent des esclaves! Je voudrais qu'ils vissent tout le bien qu'ils font; c'est là seule récompense qui convienne à de telles âmes.

Dans les premiers jours où je fus sur le navire qui devait me conduire en France, je sentis à peine mon bonheur; j'avais perdu l'habitude d'être heureux. Le cœur est longtemps avant de se relever de semblables secousses; il serait presque insensible, si le souvenir de la peine ne lui restait point, et d'ailleurs je me disais quelquefois: Si un doux empressement accueille un bien venue, comment y répondre en songeant aux larmes

que je vais faire couler dans la famille de mon pauvre capitaine? Je ne sais pourquoi je gardais moi-même une froide sécurité; j'étais las de redouter le mal, et je ne sus pas m'y préparer. Sachez vous, Jacques, ce qui arrive quand un songe à la tempête qui peut at teindre les autres? Quelquefois l'écueil est bien près de nous. Je débarquai au bord du Havre; un vieux pêcheur se chargea de m'amener sur cette plage; c'était un dimanche, sur la fin de l'automne. Je m'acheminai vers la ferme de mon père. Dans ce seul instant mes souvenirs s'éloignèrent; je sentis la joie pénétrer dans mon cœur. Oh! cette joie, qu'elle me fait encore de mal. Je parvins à la maison paternelle; tout était fermé; j'appelai, personne ne me répondit. Je pensai que l'on était à la messe de la paroisse, et je songeai avec un nouveau plaisir à la surprise que j'allais causer. Je voulus entrer dans le jardin; je vis avec peine qu'il était abandonné, que les rosées couvraient les fleurs, et que les arbres étendaient au hasard leurs rameaux inutiles. Le verger avait perdu sa grâce; le parterre avait disparu. Je pensai à mes belles années; ô Marie! je pensai à la fleur que tu chérissais; on la voyait autrefois partout dans cette saison; je n'en trouvais qu'une faible tige que les arbres étouffaient. Hélas! me dis-je, on a négligé ce jardin que je cultivais, comme j'ai repoussé les affections de ceux qui m'ont chéri. Oui, oui, on se lasse d'aimer ceux qui peuvent aimer de si loin... L'absence détruit

tout... Si la vie de l'homme n'était point si courte, l'absence eût fait perdre à l'homme ses chers souvenirs. J'entendis alors le bruit que fait une clef quand une porte va s'ouvrir; je m'élançai avec une joie qu'on ne sent qu'une fois en sa vie. Dans ce rapide instant, mon imagination me présentait toute mon heureuse famille. Je ne vis qu'une jeune servante que j'avais quittée encore enfant; elle ne me reconnut point, et je trouvai déjà bien cruel d'être obligé d'apprendre que j'étais. Ah! c'est vous M. André, me dit-elle; entrez, entrez. Elle pleurait; je ne la comprenais point; mais quand elle eut parlé, vous savez ce qu'elle m'apprit. Jacques... Je n'avais plus de mère, et cela depuis deux années. Mon père était à l'Eglise; mes frères à la fête d'un village voisin, où s'étaient établies mes sœurs. Pour moi, la douleur qu'ils avaient ressentie était encore déchirante; la leur s'était calmée, je vis qu'il y avait quelque douceur à pleurer en même temps.

La solitude de cette chaumière me rappela aussi dans quel isolement devait vivre mon père, et ma peine augmenta encore. Mon Dieu! je ne vous parlerai pas maintenant de l'instant où je l'embrassai, nos maux s'arrêtaient un moment; mais je renouvélai les siens, car il partageait ceux que j'éprouvais, et il voulait encore me consoler en gardant l'apparence de la résignation.

Où, ce temps que j'avais passé dans le désert, je le regrettais, ou plutôt je me rappelai qu'alors je n'avais point perdu la plus chère de mes espérances. Ma douleur me retint